

Brèves littéraires

Brèves

Mémoires du vent

Edgard Gousse

Volume 7, numéro 3-4, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gousse, E. (1992). Mémoires du vent. *Brèves littéraires*, 7(3-4), 76-81.

EDGARD GOUSSE

Mémoires du vent

À *Ketty M.*

Ton nom est printemps et c'est moi qui te nomme

Paul Chamberland

I

de toi je vis l'absence
rimes et sons
comme chevaux de galère galopant sur mon corps
danse rituelle tout sourire blanc calligraphiant le temps qui court

n'était point la joie de tes lèvres rêveuses quand j'allais ton corps
toi la fée humectée qu'on eût dit légère et froide
parce qu'amoureuse et douce orpheline de la folie
belle et muette et à peine revenue du jardin d'enfants de la vie
en pyramide de chair balayée mon cœur te nomma
la fraîche et séduisante parole d'un amour insolite

II

devenue ronce de cire ma vie n'a pas bougé
 mon sang éclate encore quand je greffe mes seins à ta peau
 à quelques pas de nous deux volute et douce
 la voilure mon pays bleu comme une vague invisible
 contourne sans un murmure les lignes laissées
 pittoresques sur un lit défait
 d'un amour silencieux où choit
 éternelle chute de mots en rafales d'ombres l'exode
 hiatus profond surgissant de l'espace
 mon pays bleu mon aquarelle
 ma belle caraïbe qui invente l'hormone

témoins le bateau ivre les barreaux insolites
 le rire et son écho
 notre intime fantôme qui se tord et fracasse
 la joute de nos corps laissés en filigrane
 car l'amour devenu chair est levure de cristal

III

tu fus aux lupercales
 ressusciter les morts les mots et les douleurs
 hypothéquer la vie couleur des steppes
 taillées et muselées dans les fresques de la nuit
 et du temps qui court

IV

nous rampâmes comme un ver nus

pourtant masque au visage
 au son lugubre de la cloche obéissance tardive
 homme-grenouille et femme de chair
 nos os qui pulvérisent l'attente
 ces vents furieux où s'achève ton phantasme de carbone
 l'espace tout entier pour recréer son alphabet de mots
 enfant tordue candide éperdue
 tu hantes mes lieux et t'accroches à l'infini de la crypte

le vent qui court sur l'eau chaire de ta peau
 en d'autres jours moins fortunés
 persifle le hasard en sueurs à l'oreiller de roses
 bivouac oblitéré
 orbe subalterne épileptique
 au-dessous de nos têtes la vigueur du désir
 à bout de souffle

tu fus je fus
 l'espace d'un clair de lune
 nous transgressâmes les lois
 et quelle ville quel pays quel sentier
 n'a pas appris les mots que nous avions dictés
 homme-grenouille et femme de chair
 glissés dans du sable de mer emportés
 jusqu'au lit des rivières
 à mi-chemin de toi et des ombres
 immortelles

V

curieusement à cette heure de la nuit
ma peau se cogne à la détresse
je palpe je mire je lèche et j'exulte
j'arpente à distance les arêtes de ton corps
chamoisé comme néon
je vis à peine de la transparence

VI

une étoile me poursuit et me dit un simple murmure de toi
n'attendrai que mon désir se ferme
emplirai ton manteau de certitudes d'épidermes de couleurs
Montréal que je t'offre
cette ville où s'éternise mon présent raccourci
de bistrot en ballade
n'eus que toi pour danser le slow
souviens-t'en Paris la valse en bordure de la Seine
à deux pas de Chaillot

VII

toute légende mise à part j'entrouvre la fenêtre
pour retrouver un peu sans doute de toi à l'horizon
que je me régale de ton intimité en iodes de clarté
tellement j'ai le bleu de toi

VIII

à toi qu'on eût dit ma maîtresse
 disputerai les heures en linceul de lumière
 le sous-marin avale
 l'amour en cavale sur un radeau de bois
 moche
 et pioche
 et marche
 vers la beauté de l'océan

la voie jonchant l'absence
 la vie repose et s'éveille en mon lit
 je mords à la poussière
 c'est par l'ombre que je vis
 bref et aveugle est le miroir

IX

j'ouvre à l'oiseau la porte du soleil
 kamikaze de brume dépliée dans le village
 s'atomise pourtant ta ville ses seins en arcs-en-ciel
 déployés
 à diamètres opposés
 ponctué l'élan idyllique tapote sur mon coeur
 sous la pluie
 en est-il quart d'île de la grandeur du continent

X

l'iris se recouvre de sa pupille et raconte l'histoire
 quel abîme quel rêve dément sans le vouloir
 fait tournoyer les seins les reins et le bas-corps
 cratères en éveil quand mes poussins picorent
 en aval et en amont de toi

XI

je respire par le lys de ta rivière
 le vent dément défie l'oracle dans un jargon de sortilèges
 lors c'était la fête l'ailleurs et l'ici divaguant
 une carpe s'évade de sa cage la mer de son lit
 aux cris d'amours exténuées translucides
 du cristal de vitriol pour en faire baver l'été
 mon corps à l'imparfait s'empiffre écume la levure
 le vent sourd et muet fracture en brûlures pourpres mes os
 d'aquarelle
 invente le délire

j'ai perdu le goût du *je* tant j'ai gagné le goût de *toi*

XII

or voici l'ire délavée
 une main hésite un instant
 le relief tourne la page
 l'air respire son ère cathartique
 en cathédrale de beauté
 au lieu dit dans le sillage d'une éclaircie
 je suis présent migrant de l'espace
 migrant pyramidal omnipotent
 elliptique migrant sans être vu
 je caresse tes blessures et ton corps en romance
 se multiplie ma voie en d'étranges solitudes

j'arpente ta citadelle toi la fée humectée endormie
 jusqu'au dernier spasme juteux

Extrait de *Mémoires du vent*, inédit